



# Quand le prince de Ligne « faisait des synonymes »

COMMUNICATION DE ROLAND MORTIER

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 8 DÉCEMBRE 2007

**L**e titre peut sembler bizarre. C'est qu'il renvoie à une mode, aujourd'hui bien oubliée, qui s'est répandue dans les salons mondains à la fin du dix-huitième siècle dans le sillage des portraits, autre divertissement bien plus ancien des milieux cultivés.

L'intérêt pour la question de la synonymie avait été suscité d'emblée par la publication, en 1718, de l'ouvrage de l'abbé Gabriel Girard (1677-1748) intitulé *La Justesse de la langue française, ou les différentes significations des mots qui passent pour synonymes*. Ce n'était qu'une première version de ce qui deviendra en 1736, avec moins de finesse peut-être, le grand classique du même auteur, *Les Synonymes français, leurs différentes significations et le choix qu'il faut en faire pour parler avec justesse*.

Les titres sont éloquents. Pour le savant abbé, la richesse d'une langue n'est pas dans ses mots, mais dans les idées et les sentiments qu'ils expriment et qu'il importe de dégager. En somme, il n'y a pas de synonymes au plein sens du terme, mais seulement des mots au sens proche. Il s'agit dès lors d'analyser cette proximité trompeuse et de cerner la spécificité de chacun des termes rapprochés. La sémantique va déboucher rapidement sur l'analyse psychologique et les deux démarches supposeront une grande subtilité de pensée, ce que Pascal appelait « l'esprit de finesse ».

La subtilité intellectuelle requise par un tel exercice devait forcément passionner une société largement féminine où la finesse d'esprit était admirée

comme le signe de la plus haute distinction. Les historiens des salons parisiens<sup>1</sup> n'ont pas manqué de remarquer l'apparition de cette mode qui aura pour adeptes des personnalités aussi remarquables que d'Alembert, Julie de Lespinasse et son cher comte de Guibert.

Madame de Staël a pratiqué la synonymie dans le salon qu'elle ouvrit dès son mariage avec l'ambassadeur du roi de Suède au début de 1786<sup>2</sup>. Le bruit s'en répandit jusque dans la fameuse *Correspondance littéraire*, alors tenue par le continuateur de Grimm, le Zurichois Jacques-Henri Meister, qui s'en fit immédiatement l'écho : « Le succès des synonymes de madame l'Ambassadrice de Suède ayant inspiré à plusieurs personnes de sa société la manie d'en faire sans y mettre ni le même esprit ni la même grâce, M. le comte de Thiard, las de tant de synonymes, en a fait un sur les mots *ânesse* et *bourrique* qui a paru très propre à en faire passer la mode<sup>3</sup>. » La malice de l'anecdote a du moins le mérite de nous avoir conservé, outre la parodie qui ne manquait pas d'esprit, deux des meilleures « synonymies », dues au talent du futur auteur de *Corinne*. Elles portent, l'une sur *Vérité et Franchise*, l'autre sur *Trait et Saillie*. Leur analyste italien, le professeur Aurelio Principato, en a montré l'intérêt à la fois littéraire et politique.

Quand on songe aux liens intenses entretenus par le prince Charles-Joseph de Ligne avec la société de Paris, puis avec celle de Versailles, on ne sera pas surpris de découvrir, un peu perdus parmi les nombreux *Portraits et Caractères*, trois échantillons des meilleurs synonymes. La mode n'est d'ailleurs pas seule à susciter son intérêt pour la synonymie. Il y voit le meilleur exercice d'analyse de la langue et la marque la plus nette du respect qui lui est dû. Il évoque le sujet à plusieurs reprises dans ses *Écarts*<sup>4</sup>.

N° 929 : « Je conseille, pour bien connaître la langue française, et en admirer la justesse, d'analyser et de définir chaque mot qui paraît synonyme. Par exemple

---

<sup>1</sup> En particulier Jacqueline Hellegouarc'h, dans *L'esprit de société. Cercles et salons parisiens au XVIIIe siècle*. Paris, Garnier, 2000, p.482.

<sup>2</sup> Voir l'article d'Aurelio Principato, *Les « Synonymes » de Mme de Staël* dans les *Cahiers staëliens*, nouvelle série, n° 57, 2006, p.229-236.

<sup>3</sup> Le comte de Thiard n'était pas seul à dénigrer cette vogue. Dans le même numéro des *Cahiers staëliens* ( p.180, note 20), Catriona Seth reprend une épigramme du poète, alors célèbre, Ecouchard Lebrun intitulée *Sur l'impertinente vogue des Synonymes en 1785-6 et 7*.

<sup>4</sup> Accessibles aujourd'hui dans l'édition complète par Jerom Vercruysse et Daniel Acke, Paris, Champion, 2007.

ces deux mots. J'entends par *analyser* : retourner une parole ou une pensée, remonter à l'étymologie, la voir sous tous les rapports différents ; parce que l'analyse me paraît au moral ce que l'anatomie est au physique. J'entends par *définir* : le résultat de l'analyse, et la parole, ou la pensée, fixée par ce résultat. »

Il est plus net encore dans les *Pensées et Réflexions* (MMLS, XXIII n° 1) : « On dit et on sait qu'il faut donner de l'ouvrage au peuple pour le faire vivre, et au corps pour bien se porter ; et moi je dis : *à l'esprit pour exister*. En voici deux moyens que je propose. Celui d'écrire, comme je le fais, et d'après ce que je sens, ou vois autour de moi ; et l'autre de travailler sur les synonymes. Ce n'est point une affaire de grammaire ou de purisme ; c'est donner du ressort et de la justesse à son intelligence. »

Il n'est cependant pas dupe du rapport que cette recherche peut entretenir avec l'esprit de société, donc avec la mode et la gloriole. (N° 332) : « Il y a un petit mécanisme de définitions, d'explication de synonymes, d'antithèses, de comparaisons, de ressemblances, de différences, qui fait, quand on veut, fort aisément la réputation. »

Voyons maintenant l'application, par le prince, de ses excellents principes théoriques dans ses *Portraits et Caractères*.

Le premier, ayant pour seul titre *Synonymes*, propose un parallèle entre *le débauché* et *le libertin*. Il a paru en 1801 dans le tome XXII des *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaux*, pages 169-177.

Le deuxième, intitulé *Encore quelques synonymes*, a trait aux adjectifs *triste, sombre et mélancolique*. On le trouve dans le même volume des MMLS aux pages 194-198.

Le troisième, intitulé *Sur quelques synonymes*, n'a pas été repris dans les MMLS, mais il apparaît en 1809 dans une anthologie, l'édition genevoise due à Malte-Brun des *Œuvres choisies littéraires, historiques et militaires du maréchal prince de Ligne*, publiées par un de ses amis, tome II, p. 141-143. Cette édition n'avait pas été approuvée par le prince. Les dates de publication ne constituent qu'une limite en ce qui concerne la création des trois textes, dont le premier est probablement bien antérieur à 1800.

Il est en tout cas celui qu'il tenait à traiter le plus à fond, et donc le plus longuement, sans pour autant se perdre dans l'abondante synonymie qui s'offrait à

lui. Il écarte du débat des mots aussi proches de *débauche* que *déportement*, *dévergondage*, *inconduite*, *intempérance*, *licence* ou *luxure*, car il s'agit d'opposer les deux termes les plus forts dans l'usage de l'époque. Comment distinguer les deux catégories les plus chargées de réprobation par les moralistes et les plus étrangères au bon ordre de la société ? Le prince pouvait passer pour l'un et l'autre aux yeux des prudes et des puritains. Aussi tient-il à prendre ses distances et à marquer d'emblée une distinction essentielle :

Le débauché est celui qui fait une débauche ; une débauche est un excès : on ne peut pas faire des excès tous les jours. Le débauché a le temps de remplir ses devoirs : et après avoir été toute la journée dans la meilleure compagnie, et y avoir eu le meilleur ton , il passe la soirée dans une débauche de bon goût avec Anacréon, Horace, Chaulieu, Vendôme, Alcibiade et Richelieu<sup>1</sup>.

Le ton est donné, ne serait-ce que par la référence à des modèles historiques ou culturels aussi prestigieux. De plus, le débauché respecte les codes de la meilleure société et y remplit ses devoirs d'homme bien né. Rien de tel du côté du libertin, voué à la rue et à la déchéance :

Le libertin, dans sa journée, n'aura rencontré que quelques vieillards que l'habitude mène au vice ; et à la fin de ses jours, le crapuleux la passera avec ses gens ou les ouvriers de sa rue.

Le goût, le raffinement, l'élégance sont le fait du débauché. Il s'agit donc bien d'un décalage social. Le débauché viole la règle morale tout en évitant de bouleverser les codes de conduite :

Le débauché mêlera le goût des femmes à celui de ce qui peut échauffer son esprit [...] C'est ce que l'habitude nécessaire du libertin lui refuse absolument ; et ce qui m'engage à croire au débauché des qualités qui peuvent être bonnes et aimables. La variété de ses vices même y conduit. S'il songe à séduire, il faut qu'il ait ce qu'il faut

---

<sup>1</sup> Il s'agit évidemment du maréchal, l'ami de Voltaire et le vainqueur de Fontenoy ainsi que de Minorque.

pour plaire. Il sera galant ou gai, fera des madrigaux le matin pour les femmes qu'il veut avoir, des chansons sur celles qu'il a eues, et le soir des épigrammes sur les unes et les autres, avec les amis qui les arroseront de vin de Champagne.

La poésie et le vin occupent une place importante dans la vie du débauché, entouré d'amis qui partagent ses goûts. Le libertin, au contraire, « est toujours de mauvaise compagnie ». Le contraste se renforce au fil des années :

Vous verrez plus de vieux libertins que de vieux débauchés ; l'habitude du premier le conduit aux mêmes lieux où la vigueur de la jeunesse l'appelait. C'est sa première affaire ; il ne pense qu'à cela. Si l'estomac du second se refuse aux plaisirs de la table, si son âge se refuse aux autres et sa gaieté, qui n'existe plus, aux accessoires, il quitte cet état petit à petit, sans le savoir ; il ne se convertit pas, mais ses goûts s'éteignent, ses feux s'amortissent, et il redevient l'exemple de la société.

Le texte, dont la longueur est insolite dans sa catégorie littéraire, poursuit et durcit l'opposition. La dénonciation du libertin s'accompagne bientôt d'un sentiment de dégoût physique :

Le libertin m'offre une idée dégoûtante du besoin, ou tout au moins du désir de satisfaire ses sens [...] J'entre dans son cabinet. Je trouve la malpropreté d'un grabat qu'on ne se donne pas la peine de remettre en ordre, par l'usage fréquent qu'on en fait. J'ouvre ses tiroirs, je vois des instruments de débauche pour suppléer à ce qui commence à se passer, ou des précautions contre les suites de ses affreux plaisirs.

En conclusion :

Le débauché est peut-être plus dangereux, mais me paraît pouvoir être aimable. Son nom amène celui de débauchant, et c'est ce qu'il est à l'égard de la femme de son ami, et de la fille de son voisin. Il est plus immoral par là que celui qui s'adresse aux classes inférieures en libertin, qui, achetant ses plaisirs, porte moins de désordre dans la société.

Le prince de Ligne s'est plu, d'un bout à l'autre d'une synonymie particulièrement développée et dramatisée, à surprendre et à interpeller son lecteur. Après avoir joué à plaider la cause du débauché, dilettante cultivé, face au libertin obsédé par le sexe, il remet la morale en bonne place, comme il l'a fait avec un humour désinvolte dans ses charmants *Contes immoraux*.

Le deuxième Synonyme est plus proche de la pratique habituelle et de l'analyse psychologique. Il est aussi moins long et nous pourrions le parcourir intégralement.

Je suis triste ; vous êtes sombre ; il est mélancolique. Voici comment je l'entends. Je suis l'un sans être les deux autres, parce que j'ai du chagrin. Vous êtes sombre, parce que vous avez de l'humeur. Il est mélancolique, parce qu'il a des humeurs ; c'est son organisation qui l'y porte.

Nous sommes ici en pleine théorie des humeurs, la vieille conception des liquides organiques dont les troubles étaient au cœur de la médecine des anciens. Les mots avaient encore leur pleine signification, qu'ils ne perdront qu'au siècle suivant suite aux progrès de la médecine. C'est dans cette perspective qu'il faut interpréter le quatrième type que Ligne va évoquer un peu plus loin. Il s'agit de *l'humoriste*, c'est-à-dire de l'atrabiliaire de Molière, personnage acariâtre, acrimonieux, bougon, querelleur, grincheux et dès lors insociable. Le prince n'a pas hésité à l'employer ailleurs, et jusque dans le portrait de son père. Le sens actuel, d'origine anglaise, n'apparaîtra qu'à l'extrême fin du dix-huitième siècle. Le texte continue donc :

Nous ne sommes pas humoristes pour cela, malgré l'humeur et les humeurs. Ce quatrième genre est incommode pour soi et pour les autres ; il est insociable. Les trois espèces dont j'ai parlé n'empêchent pas d'être les meilleures gens du monde. Je puis être aimable parce que mon état est accidentel. Vous pouvez avoir de bons moments, quoique prenant peu à ce qui est gai. Le troisième voit tout imprégné de sa teinte favorite sans être pour cela un Héraclite ; et le quatrième n'a pas même le bonheur de l'être, car il se soulagerait au moins.

Le triste retrouve sa santé, sa maîtresse, sa fortune ; il ne l'est que lorsqu'une

contrariété lui arrive. Le mélancolique s'y plaît, et ne fait rien pour l'éviter. Le sombre la trouve où il n'y en a pas; il n'a peut-être aucun chagrin; l'humoriste la cherche au milieu des plaisirs qu'il repousse pour pouvoir être insupportable. Si la peine du triste dépend d'un petit événement aisé à réparer ou à effacer par le temps, ce n'est qu'un affligé, dont on peut faire une cinquième classe [...] Le triste verse des larmes, et elles sont douces à son cœur. Quelques pleurs coulent des yeux de l'affligé. Elles sont inconnues aux trois autres classes. Le sombre lit des Nuits de Young; le mélancolique en fait, rêve profondément, s'inquiète de la mort et de ses suites. Il ne sait s'il désire ou s'il craint le néant, mais ce mot lui plaît. L'humoriste est un ignorant; l'affligé ferme la porte; le triste va s'occuper tout seul dans son joli jardin; le sombre va lire les auteurs anglais dans une allée aussi sombre que lui, au milieu d'une forêt épaisse; et le mélancolique va se nourrir de ses idées sur les rochers les plus escarpés, couverts de forêts de sapin, où il espère que l'orage seul guidera ses pas incertains, entre les torrents qui se jettent à côté de lui dans les précipices. Pour l'humoriste, qu'il reste ou sorte de chez lui, tout lui est égal, pourvu qu'il ne soit pas seul, car il n'aurait pas de quoi exercer son métier; il joue son grand jeu à la fête la plus brillante de la Cour, crie contre les violons et ceux qui portent la limonade et les glaces, comme dans sa maison contre les valets, les généraux, les ministres, les spectacles, les femmes et les ouvrages dont on lui parle.

Autant les trois premières catégories distinguées par le prince se distinguent par leur sincérité et l'authenticité de leur idiosyncrasie, autant l'acariâtre est un comédien qui ne se produit qu'en spectacle devant un public qu'il affronte impunément. Ligne le poursuit de sa hargne et le dénonce comme un hypocrite malveillant. On sent dans ce portrait toute l'amertume et le ressentiment personnel de l'enfant mal aimé. Le ton redevient plus détaché quand il change d'objet :

Le triste est distrait, le sombre est abstrait, le mélancolique est enveloppé de nuages qui l'empêchent de voir précisément un malheur; mais il en voit mille, sans les distinguer et il les aime quand ils arrivent, parce qu'il est fier de les avoir prévus; je le soupçonne même d'être un peu plus que fier. Il est méprisant pour ceux qui ne pensent pas comme lui; le sombre lui paraît un homme léger: il ne pense pas, dit-

il, il s'occupe. Pour le triste, il le regarde comme un enfant, et l'affligé pour un bouffon. On naît triste, on devient sombre, on meurt mélancolique. Les circonstances mènent souvent de l'un à l'autre. L'homme blasé sur les plaisirs, ou qui ne sait pas s'occuper, s'ennuie de tout et devient triste sans objet. L'homme qui a éprouvé de grandes injustices, et qui a surtout essuyé beaucoup d'ingratitude, sans détester les hommes tout à fait, les évite ; et le souvenir de tout ce qui lui est arrivé le rend sombre. Ils ne sont pas destinés à leur genre par leur organisation, mais le mélancolique dépend beaucoup de la sienne. Ses hypocondres sont susceptibles d'être attaqués, et sans être hypocondre, qui serait une sixième classe, il se porte bien et ne sait pas jouir de la santé qu'il a.

L'humoriste est conduit à son genre par les alentours. Une société contredisante, un ami disputeur, des enfants tapageurs, une femme contrariante, des voisins ennuyeux, des valets maladroits, le rendent ce qu'il est. Il n'est pas mélancolique pour cela, parce que son sang est en mouvement et que sa bile circule, au lieu qu'elle est en stagnation chez l'autre et empêche les idées douces et consolantes de se présenter à lui.

L'humoriste peut être aimable le petit moment qu'il n'a pas ses accès ; et quand il les a, faire rire ceux qui ne dépendent pas de lui. Le mélancolique est ennuyé et ennuyeux. Le sombre est désolant, le triste est intéressant, et l'affligé est consolable.

Si le sombre ne l'est que par son esprit, il n'est qu'à plaindre ; mais s'il l'est par son âme, c'est qu'elle n'est pas pure et il faut le fuir. Si le triste ne l'est que parce qu'il n'a pas la force de repousser le malheur, et qu'il n'a pas plus de ressources dans la tête que dans son cœur, c'est un sot qu'il faut éviter. Si le mélancolique devient misanthrope, s'il ajoute à cela de la méfiance ; et si, par cette raison, il commence à haïr ceux dont il s'imagine être haï, c'est une septième classe abominable. C'est ce qui arrive souvent aux célibataires, aux gens isolés qui n'ont ni famille, ni société.

On devrait dans l'éducation faire remarquer toutes ces nuances dans des personnages connus afin d'éviter de tomber dans ces sept classes, dont il faut au moins, par le secours d'une main charitable, savoir se tirer, si l'on n'en a pas pu être préservé. Une société aimable, le commerce des femmes, l'amour et l'amitié seront les médecins de ces sept maladies, et c'est le père ou le gouverneur qui devraient les offrir à leurs jeunes gens, pour leur apprendre à être heureux.



L'analyste s'est mué, dans sa conclusion, en moraliste et en pédagogue. La grande affaire, à ses yeux, est la recherche du bonheur avec tout l'effort qu'elle suppose. Car le bonheur, que Diderot considérait comme notre devoir, ne nous est pas donné. Il est le fruit d'une éducation et d'une volonté qu'il nous incombe d'entretenir. Mme de Staël était perspicace quand elle voyait dans le prince Ligne non seulement un brillant écrivain, mais aussi un penseur « sérieux ».

Le troisième essai de synonymie porte sur une série de cas. Dans l'ordre : un traître et un perfide ; aimer et adorer ; enthousiasme et fanatisme ; fierté et orgueil. On en retiendra quelques formules tranchées, que leur couleur politique permet de dater.

Enthousiasme et fanatisme. L'un appartient à la grandeur de l'âme, et l'autre à la petitesse de l'esprit. L'un enflamme pour la gloire, l'autre pour une secte, une façon de penser, ou un personnage qui ne le mérite pas. L'un peut égarer et se passer ; l'autre égare toujours et se continue [...] L'un a pu s'allumer au mot de liberté, avant qu'on en eût examiné, en théorie ou en pratique, les résultats. Il n'y a que le second qui ait pu prononcer le mot égalité. Le premier tient à la fierté, et le second à l'orgueil [...] La fierté dédaigne les révolutions, et c'est l'orgueil qui les fait [...]

Le bon bourgeois, fier de son métier, hausse les épaules si un évêque qui passe à six chevaux devant sa boutique ne lui rend pas le salut et n'en vend pas moins à monseigneur, son cocher et son postillon. Mais celui qui n'a pas sujet d'être fier, et qui n'est qu'orgueilleux, dit qu'il ne faut plus du clergé, et qu'il n'y a pas de Dieu.

Le paysan qui se trouve à la mort du cerf, à une chasse que fait le souverain avec une grande suite, qui en est salué et qui en reçoit deux ou trois ducats pour avoir tenu son cheval, ne dit pas qu'il ne faut pas de rois, mais c'est le petit gentilhomme, qui n'est pas assez aimable pour qu'on se souvienne de lui, et qui n'a pas été sur la liste de sa suite. Cela ne vaut pourtant pas la peine de faire périr trois millions d'hommes.

Si l'homme fier est poussé dans la foule qui s'empresse auprès de la suite nombreuse qui suit un homme qui marche à la tête, il ne s'en inquiète pas et s'en retourne chez lui. Mais l'orgueilleux en est choqué. « Voilà ce que c'est que la grandeur », dit-il. Eh non, mon ami, informez-vous de ce que c'est : c'est peut-être

un roi de confrérie qui a abattu l'oiseau au haut de la perche, ou un bedeau à la tête de la procession d'une petite paroisse. Cela prouve seulement qu'il n'y a pas de rue assez large pour que la confrérie ou la procession marchent de front, et qu'il faut bien que quelqu'un entre le premier en rentrant à l'église ou au cabaret.

L'esprit de finesse, qui prévalait dans les premiers exemples, cède la place cette fois au sens du concret dans une lecture du réel qui le relativise. Le prince n'hésite pas à dénoncer la vanité frustrée de la petite noblesse comme une des causes de la Révolution, dans laquelle il voit essentiellement l'effet néfaste de l'orgueil humain. Conclusion amère d'un aristocrate déçu par l'histoire, qui en a presque oublié qu'il s'agissait de synonymie. Reste que notre prince a su donner à une mode qu'on pouvait trouver futile autant que subtile quelques échantillons qui dépassent largement les normes habituelles du genre, et qui témoignent, au même titre que ses *Écartés*, de la hauteur et de la pénétration de ses vues

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à indiquer :**

Roland Mortier, *Quand le prince de Ligne « faisait des synonymes »* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :  
<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/mortier081207.pdf>>